



HAL
open science

Do you speak Azil ?

Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, Alexandra Galitzine-Loumpet, Amir Moghani

► **To cite this version:**

Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, Alexandra Galitzine-Loumpet, Amir Moghani. Do you speak Azil ?. Presses de l'Inalco. *Lingua (non) grata. Langues, violences et résistances dans les espaces de la migration*, pp.357 - 385, 2022, 978-2-85831-409-6. 10.4000/books.pressesinalco.45119 . hal-04446910

HAL Id: hal-04446910

<https://hal.science/hal-04446910>

Submitted on 8 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky et Alexandra Galitzine-Loumpet (dir.)

Lingua (non) grata

Langues, violences et résistances dans les espaces de la migration

Presses de l'Inalco

Chapitre 12. « You speak Azil ? »

Conclusion sur l'émergence d'un migralecte

« You speak Azil ? »

Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, Alexandra Galitzine-Loumpet et Amir Moghani

DOI : 10.4000/books.pressesinalco.45119

Éditeur : Presses de l'Inalco

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2022

Date de mise en ligne : 26 septembre 2022

Collection : TransAireS

EAN électronique : 9782858314102



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 13 septembre 2022

Référence électronique

SAGLIO-YATZIMIRSKY, Marie-Caroline ; GALITZINE-LOUMPET, Alexandra ; et MOGHANI, Amir. *Chapitre 12. « You speak Azil ? » : Conclusion sur l'émergence d'un migralecte* In : *Lingua (non) grata : Langues, violences et résistances dans les espaces de la migration* [en ligne]. Paris : Presses de l'Inalco, 2022 (généré le 04 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesinalco/45119>>. ISBN : 9782858314102. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesinalco.45119>.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.



RÉSISTANCES

Chapitre 12. « You speak Azil ? »

Dans les centres pour demandeurs d'asile, les camps et les campements, des exilés, locuteurs de dizaines de langues, se rencontrent. On interroge dans ce chapitre le « migralecte » qui émerge, c'est-à-dire le parler singulier né dans la migration, engendré par les frontières, déterminé par les politiques de l'asile ou de l'exclusion, travaillé par le plurilinguisme et le contact entre langues. L'objet de ce chapitre est de préciser la genèse et l'intérêt de ce migralecte, tel qu'il est apparu dans l'expérience des acteurs de la migration, et tel qu'il a été saisi par les chercheurs dans les interactions avec les exilés à travers les prononciations et les accents, dans l'énonciation et la traduction. Ce parler pourrait constituer une sorte de lingua franca compréhensible par tous, traversant les frontières. Pourtant ce parler est aussi surinvesti d'affects, de colère, de dérision ou de souffrance, et se caractérise par sa capacité à déjouer les violences de l'asile et sa résistance infrapolitique. Ainsi le migralecte se constitue successivement en langue de survie, langue refuge ou encore langue de la résistance.

Mots-clés : langues, multilinguisme, violence, parlars, migralecte, refuge, survie, frontière, contact, dialogisme, résistance, politique

« You speak Azil ? »

مهاجران گویشور دهها زبان مختلف در مراکز پذیرش پناهجو و کمپ های دائمی یا موقت، با یکدیگر نشست و برخاست دارند. این فصل کتاب، «مهاجرگویش» منتج از این برخوردها را مورد بحث قرار میدهد. «مهاجرگویش» واژه برساخته ای است برای نامیدن زبانگونه ویژه ای که در مسیر مهاجرت ریشه میدواند، با مرزها شکل میگیرد، با سیاستهای مهاجرپذیری یا مهاجرهراسی صیقل میخورد و از محیط چندزبانه و برخورد زبانها الهام میگیرد. هدف این فصل کتاب، بررسی پیدایش و اهمیت «مهاجرگویش» است درست همانگونه ای که در روزمره اهالی مهاجرت کاربرد دارد و همانگونه ای که پژوهشگران در تعامل با مهاجران و از خلال تلفظ ها و لهجه های گوناگون چه به هنگام بیان چه در روند ترجمه آن را دریافته اند. شاید این زبانگونه با گذر از مرزها بتواند نوعی زبان مشترک قابل فهم برای همگان شود. از دیگر سو، این زبانگونه آستان عواطف و احساسات، خشم، ریشخند یا

دردمندی است و شاخص اصلی آن توان خنثی سازی خشونتهای غربت و مقاومت مادون سیاسی آن است. بدین ترتیب است که «مهاجرگوش» بصورت متوالی مبدل به زبانی برای زنده ماندن، زبانی برای پناه جستن یا زبانی برای مقاومت کردن می شود.

زبان، چندزبانی، خشونت، گویش، مهاجرگوش، سرپناه، بقاء، مرز، ارتباط، گفتگو، مقاومت، سیاست

CHAPITRE 12. « YOU SPEAK AZIL ? »

Conclusion sur l'émergence d'un *migralecte*

Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky
Inalco, Cessma, ICM

Alexandra Galitzine-Loumpet
Cessma, ICM

Amir Moghani
Inalco, Cerlom

en collaboration avec Aman Mohamed Saïd & Chérif Yakoubi

Ce que quelqu'un veut délibérément dissimuler, aux autres et à soi-même, et aussi ce qu'il porte en lui inconsciemment, la langue le met au jour.

Victor Klemperer, *LTI* [1947] 2003

Se méfier des langues franques, petit-nègre, anglais, pidgin, etc. (inconvenient de l'emploi de mots tels que fétiche, tam-tam, etc.). Beaucoup de termes spéciaux demeurent intraduisibles. Si l'on doit avoir recours à des interprètes, employer autant que possible la méthode philologique, en faisant écrire la phrase même, sans système convenu.

Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, 1926

Que font à la langue les espaces sociaux de migration ? Si les centres pour demandeurs d'asile, les camps et les campements se caractérisent par l'urgence et la contrainte, quels effets sur les langues ? S'y rencontrent des locuteurs de dizaines de langues sur le qui-vive, à l'intercompréhension limitée par la diversité de leurs origines langagières et culturelles. Est-ce alors un jargon malmené qui émerge, avec malentendus et incompris, traduisant l'inquiétude de trouver asile ? Ou au contraire une langue commune créative, rendue possible par la nécessité de nouer un vivre-ensemble transitoire ? Peut-on parler d'une langue émergente dans le Babel des langues et des pratiques langagières ? Est-ce alors un simple lexique ou un parler ? Faut-il d'ailleurs

nommer, c'est-à-dire assigner, instituer, normaliser¹ ce « parler » de l'interface – métaphoriquement, ce parler à la frontière ? Le penser au singulier ou au pluriel de langages possibles ? À défaut de trancher, nous proposons de désigner ce lexique pluriel comme un *migralecte*², c'est-à-dire un parler singulier né dans la migration, engendré par les frontières, déterminé par les politiques de l'asile ou de l'exclusion. Il émerge du plurilinguisme et de la rencontre tel un cosmilinguisme, de la condition faite au sujet exilé et de la manière dont ce sujet qualifie et signifie cette condition dans sa langue.

En effet, à la différence des études critiques existantes sur les terminologies de la migration³, l'équipe de l'ANR LIMINAL⁴ a entrepris de repérer, avec les locuteurs eux-mêmes et à travers leurs usages lexicaux dans les lieux où ils sont contraints de vivre, l'expérience qu'ils font de la migration, de l'asile et de l'exil. Plusieurs enquêtes socio-anthropologiques, menées par les chercheurs du programme dans des camps, campements, centres d'accueil et d'hébergement, préfectures ou frontières ont permis de préciser un vocabulaire spécifique emprunté à une petite dizaine de langues parlées par les personnes en déplacement. Ce *migralecte* témoigne des multiples dimensions de la migration, de l'asile et de l'exil en France entre 2017 et 2020, à travers une expérience plus ou moins partagée et partageable. Il se fait langage, c'est-à-dire pratique sociale de communication, lorsque sur le terrain il permet la rencontre entre différents acteurs, par exemple entre membres associatifs et exilés ou entre exilés de langues maternelles différentes.

L'objet de ce chapitre est de préciser la genèse et l'intérêt de ce singulier *migralecte*, tel qu'il est apparu dans l'expérience des sujets et tel qu'il a été saisi par les chercheurs dans les interactions et les emprunts, à travers les prononciations et les accents, dans l'énonciation et la traduction. Nombre de ces termes pourraient constituer une sorte de *lingua franca*, compréhensible par tous, traversant les frontières – c'est-à-dire un parler qui ne soit plus ni territorialisé ni nationalisé, une langue de circulation et de rencontre, comme le décrit Jocelyne Dakhli⁵. Cette dernière précise également qu'il s'agit d'une « langue transitoire, une langue liminale » apprise en l'attente d'une maîtrise de celle du pays d'installation. Ce ne serait cependant pas non plus ce qu'elle désigne comme un « pidgin neutre », une langue de contact servant à l'usage

1. CANUT, 2001.

2. *Migralecte* est un néologisme forgé par Alexandra Galitzine-Loumpet & Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky. Il se déploie en 2 500 termes et expressions dans la base de données migralect.org proposée par l'ANR LIMINAL.

3. CANUT & GUELLOUZ, 2018 ; CALABRESE & VENIARD, 2018.

4. Voir ici : <https://liminal.hypotheses.org/45-2>

5. DAKHLIA, 2008.

marchand⁶ : ce *migralecte* est au contraire surinvesti d'affects, de colère, de dérision ou de souffrance, et d'usages nouveaux. C'est aussi une *lingua non franca*, qui réserve des termes au seul usage de certains acteurs, étatiques ou exilés, et qui se présente alors comme un vocabulaire fait pour exclure, déjouer ou se cacher. Son contexte d'émergence ne lui laisse d'ailleurs pas le temps de se préciser et de se stabiliser : le *migralecte* est un lexique en perpétuelle élaboration et se nourrit des arrivées de nouveaux locuteurs, des changements politiques et juridiques qui influent sur le contexte d'énonciation. Toutefois, comme la *lingua franca* ou encore, d'une autre façon, l'esperanto, langue transfrontalière, ce parler se caractérise par son plurilinguisme, sa simplicité linguistique et sa résistance infrapolitique⁷. Et s'il ne s'agit pas d'une langue à proprement parler, il crée en revanche un espace singulier, un « commun neuf⁸ » dans la langue.

Deux dynamiques apparemment antagonistes traversent ces parlers : celle de la violence, celle de la confiance. Le *migralecte* se constitue tour à tour en langue de survie, langue refuge ou encore langue de la résistance.

DES PAYSAGES LINGUISTIQUES SINGULIERS

La particularité de ladite « crise migratoire » de 2015 au regard des langues est la présence soudaine et inédite de langues nombreuses, mal connues et peu fréquentes en France : pour n'en citer que quelques-unes, rencontrées systématiquement sur le terrain, pashto, dari, farsi, kurde sorani, ourdou, tigrinya, tigré, amharique, oromo, arabe soudanais, arabe syrien, arabe irakien, arabe égyptien, bengali, peul de Guinée, soussou, etc.

Force est de constater que cette diversité de langues nouvelles provoque l'inquiétude et la réaction de méfiance d'une partie de l'opinion publique. C'est cette étrangeté qui relègue aussi les langues et leur traduction à une question d'ordre technique, dédouanant ainsi les acteurs de l'asile des méfaits de l'incompréhension. L'administration de l'asile, les préfetures, l'OFPRA et la CNDA⁹ exigent un traducteur officiel. Pour le reste, l'asile ignore la langue¹⁰, sans prévoir de budget particulier ou s'appuyant sur un personnel

6. Jocelyne Dakhli précise cependant qu'une part de la violence de la *lingua franca* vient de son usage différencié des deux côtés de la Méditerranée, notamment sur les rivages européens où son usage au-delà des ports, à l'intérieur des terres est soit minoré, soit discrédité. Voir https://www.canal-u.tv/video/fmsh/lingua_franca_une_langue_mediterraneenne.31231.

7. Ces caractéristiques sont empruntées aux travaux de Javier Alcalde. Voir ALCALDE, 2013.

8. SAMOYAU, 2020, p. 50.

9. OFPRA pour Office français de protection pour les réfugiés et apatrides, CNDA pour Cour nationale du droit d'asile.

10. GALITZINE-LOUMPET & SAGLIO-YATZIMIRSKY, 2020.

« traduisant » sans statut ni fonction d'interprète¹¹, ou en espérant que ce monde de locuteurs étrangers apprendra rapidement le français, preuve de sa bonne volonté d'« intégration ». Or, on sait à quel point cette notion d'« intégration », *a fortiori* par l'apprentissage de la langue française, est ambiguë. Comme le qualifie bien Abdelmalek Sayad, ce « processus qui consiste idéalement à passer de l'altérité la plus radicale à l'identité la plus totale » occulte, de ce fait et parfois sciemment, « des enjeux sociaux et politiques, et surtout identitaires¹² » absolument essentiels.

Chaque espace de migration possède son paysage linguistique, autrement dit véhicule des langues parlées et écrites¹³ qui ont franchi des frontières, sont entrées en contact avec d'autres langues dans les pays traversés (Maroc, Libye, Turquie, Grèce...) et d'accueil. Souvent, l'anglais sert de dénominateur commun pour véhiculer un langage réduit à quelques termes partagés et compris par tous, qui recouvrent une pluralité de sens. Cela est particulièrement frappant à Calais, dans cette zone frontière où un paysage linguistique anglophone définit l'espace, des *shelters*¹⁴ (les cabanes du camp d'État de Grande-Synthe), aux *laundry* et *kitchen* animées par des membres associatifs et des bénévoles anglophones. Des mots récurrents forment un répertoire pauvre : ainsi de « crazy » utilisé dans « *you speak afghani crazy* » ou « *crazy place* », de « *like* » dans « *me like, me no like* ». Cette langue construite en interaction intègre le vocabulaire des langues voisines par des mots saillants – comme « *bambino* » emprunté à l'italien pour le jeune ou « *dalmechar* » emprunté à l'allemand pour l'interprète et intermédiaire.

Le français s'impose plus fortement dans les centres d'accueil que dans les campements. Par exemple, dans le CHUM d'Ivry, la langue est, comme le confie un auxiliaire socioéducatif, largement « transmise et traduite par les enfants¹⁵ ». Les enfants sont scolarisés et donc alphabétisés en français sur place, ce qui a un fort impact sur le paysage linguistique du centre.

À Paris et dans la région parisienne, le français, l'anglais, l'arabe, le dari et le pashto dominant dans les traductions des associations pour exilés. À ce titre, il est intéressant de signaler les choix de l'association WATIZAT pour son guide de la demandeuse et du demandeur d'asile qui a commencé par proposer

11. Voir dans ce volume le chapitre 1 « La Bulle de Babel ».

12. SAYAD, 1999, p. 379-380.

13. KELLEHER, 2017, p. 337.

14. Ce vocabulaire technique en anglais est en partie emprunté aux lexiques de l'UNHCR pour l'architecture et la gestion des camps humanitaires.

15. Notes de terrain Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, 9 février 2018. Voir le chapitre de Naoual MAHROUG dans ce volume.

un guide en français, puis en anglais, puis une édition en arabe, puis en pashto, enfin en dari¹⁶.

Le *migralecte* est à ce titre une langue-tierce en plus de la langue maternelle, un langage d'appropriation du réel plus qu'une traduction véritable, même s'il peut servir à des fins de traduction – car des mots du migralecte sont, de fait, intraduisibles.

POLITIQUE ET VIOLENCE AU CŒUR DE LA LANGUE

Un parler de la migration, langue de communication, émerge avec de nombreux mots intraduisibles ou non traduits et des termes connotés ou redéfinis par l'expérience migratoire. Ce langage de la migration emprunte aux « langues de culture¹⁷ » qui interprètent et enrichissent la langue de leur charge culturelle. Une première perspective permet de considérer ce nouveau parler véhiculaire et transitoire comme créatif, fruit d'un enrichissement des contacts et des emprunts entre les langues. À cela s'oppose une perspective qui place la violence au centre de la langue, jusqu'à considérer une « guerre des langues¹⁸ » déréglées par le contexte de crise migratoire.

Ce qui est central, que l'on envisage ce Babel des langues comme bon-heur au sens littéral de rencontre heureuse ou comme violence, c'est l'importance de sa dimension politique. Parce qu'il s'est d'abord constitué en un répertoire d'expériences et d'actions relatives à l'exil, au voyage, à l'asile, ce parler rend justice à ce qu'est l'acte même de communiquer dans un camp : un acte politique. Sur les territoires frontaliers, ces enjeux politiques sont exacerbés, ils s'inscrivent au cœur des interactions langagières entre les exilés d'une part, et les acteurs administratifs d'autre part. À ce titre, c'est moins l'échange que les malentendus et les défauts de traduction qui se manifestent, d'autant que certaines langues sont directement des outils du pouvoir sécuritaire ou asilaire, et sont chargées de l'histoire coloniale.

La première violence est ainsi dans la langue même, à l'exemple du mot « camp ». Le *camp* en français est associé à la zone militaire ou à une zone d'habitation sommaire, érigée pour rassembler une population. Lorsqu'une contrainte politique est à l'origine du camp (camps de prisonniers, de déportés, camps HCR), l'imaginaire entourant le mot n'est jamais loin de la

16. L'association WATIZAT milite pour l'accès à l'information des personnes exilées et édite un guide multilingue (français, anglais, arabe, pashto et dari) mis à jour et imprimé tous les mois depuis mars 2018. Voir <https://watizat.org>.

17. CASSIN, 2016, p. 16.

18. SAMOYAUULT, 2020, p. 97.

Seconde Guerre mondiale¹⁹ signale Alain Rey, qui constate que « le concept de “rétention collective” a pris de plus en plus d’importance²⁰. » La mémoire associée à la déportation et à la répression du camp peut ainsi submerger le sens spatial²¹. L’usage en français différencie le camp, institutionnalisé, du campement, plus anarchique, et autoconstruit, ce que ne fait pas l’anglais qui n’emploie qu’un seul terme. Le *camp* anglais est largement décliné dans le champ humanitaire pour désigner les camps de réfugiés ou de déplacés, et ne se confond pas avec les campements non officiels et auto-établis. Ainsi les exilés anglophones de Calais s’étonnent-ils d’entendre le terme *camp* en anglais, qui leur semble employé comme un euphémisme pour désigner les *campements* sur les espaces de « jungle », terme qui tend à le remplacer. En Italie, les migrants connaissent les « *campo* » déjà repérés en Libye, et les opposent aux *acampamento*, le campement informel. Sauf lorsque l’enjeu se politise : les activistes de No Borders²² refusent d’employer un terme informel et dégradé comme celui d’*acampamento* ou de *bivacco* qui stigmatise un espace précaire et illégal, et ils s’en tiennent à *campo* pour désigner l’installation des migrants aux abords du fleuve de Vintimille, organisée depuis des années.

Ainsi, l’extrême adversité et la non-familiarité est d’abord celle de la langue comme le retrace S. Djigo à propos de l’arrivée des migrants dans la « jungle » de Calais : « le nouvel arrivant est un être en recherche de semblables²³ » dans un espace inhospitalier. Ne pas connaître la langue est la violence majeure : « L’étranger doit demander l’hospitalité dans une langue qui par définition n’est pas la sienne, celle que lui impose le maître de maison, l’hôte, le roi, le seigneur, le pouvoir, la nation, l’État, le père, etc. Celui-ci lui impose la traduction dans sa propre langue, et c’est la première violence », écrit J. Derrida²⁴.

D’emblée, l’enjeu de pouvoir dans la langue engage des dimensions conflictuelles : à la supériorité explicite de la langue officielle – en l’occurrence le français national ou l’anglais transnational –, correspond l’infériorité implicite de la langue parlée par le migrant. Le choix de langue pour des

19. Voir notamment FEVRY, 2019.

20. REY, 2015, p. 18.

21. Héba Medhat-Lecocq rappelle comment l’énonciation d’un mot met en jeu deux systèmes cognitifs, celui de la perception qui est celle de l’image et du souvenir associés au mot, et le système de conceptualisation du mot. MEDHAT-LECOQC, 2019.

22. Les No Borders sont les membres d’un réseau fondé en 1999 par des activistes engagés pour la libre circulation et l’abolition des frontières entre États, en particulier en Europe. Les No Borders ont été présents à Calais depuis 2009, soutenant les démarches administratives, ouvrant des squats, et manifestant contre la politique migratoire sécuritaire. Voir LE MAQUIS, 2017, et COLLECTIF, *Calais, face à la frontière*, 2017.

23. DJIGO, 2016, p 33.

24. DERRIDA, 1998.

personnes souvent multilingues est également politique, permettant parfois de retourner ou de tenter de retourner le stigmaté. Ainsi en est-il de langues rares, parlées par certains groupes ethniques d'Érythrée comme les Bilen ou les Kunama. Ces derniers n'hésitent pas à cacher leur langue à Calais pour ne pas être identifiés comme « minorité » face aux autres Érythréens majoritaires, et à l'inverse décident de ne déclarer que le bilen ou le kunama lors de la demande d'asile pour limiter la possibilité de l'interprète, même s'ils comprennent, pour certains, les langues officielles d'Érythrée, l'arabe, le tigrinya et l'anglais.

Le plus souvent toutefois, ne pas comprendre la langue qui véhicule les informations sur l'asile ou le parcours migratoire, c'est, pour le migrant, prendre des risques pour la suite de son parcours, et parfois même pour sa vie²⁵. Dans certains contextes, et notamment dans les centres d'accueil et d'hébergement, un bricolage composite, grammaticalement incorrect, est également permis par un cadre de confiance, entre pairs résidents et soutiens bienveillants, ainsi que le souligne Hamad Gamal dans un article qui aborde le « Français de CADA²⁶ ».

La langue qui se déploie dans les espaces de l'exil est ainsi qualifiée de « survival communication » par Donatella della Porta²⁷. La « langue de survie » se structure à partir de quelques « mots de passe », des quasi-shibboleth : ces mots assurent en effet l'authentification des utilisateurs qui se reconnaissent entre eux et se protègent des tiers, en l'occurrence de la police ou de l'administration.

Commentant *Si c'est un homme* et *Les naufragés et les rescapés* de Primo Levi, Tiphaine Samoyault rappelle que, dans le camp de concentration, « de la possibilité de traduire dépend la survie : survie matérielle liée à la capacité à entendre les ordres, à saisir ce qui se passe ; survie morale liée à l'opportunité de parler avec d'autres²⁸ ». Les deux dimensions de la langue, comme outil d'information et lieu de sens sont ici mobilisées. Primo Levi déconstruit alors les « déplacements sémantiques », « l'abus de quelques termes » pour définir « un langage sectoriel », « un jargon » qui s'est développé dans les *lager* allemands²⁹. Si on ne parle évidemment pas des camps de concentration et d'extermination dans les camps et campements d'exilés en France, même si la ghettoïsation et les techniques de contrôle sécuritaires les rapprochent souvent des camps de rétention administrative, force est de reconnaître que la

25. Voir notamment le témoignage de M.A., « L'interprète a changé ma parole, à cause de lui j'ai perdu deux ans et demi », 2020, p. 9.

26. <https://medium.com/tidomedia/connaissez-vous-le-fran%C3%A7ais-de-cada-a2d81313d78>

27. PORTA, 2018.

28. SAMOYAULT, *Ibid.*, p. 94.

29. LEVI, 1989, p. 97.

violence d'État qui s'y déploie, le jargon xenobureaucratique employé en même temps que la menace et la peur liées à un contexte d'extrême précarité, sont profondément mortifères – à l'instar de l'expression « Go ! Go³⁰ ! » employée par la police à Calais, et qui renvoie vers les non-lieux.

En l'occurrence, il y a bien des stratégies collectives de survie qui apparaissent comme réponse à des situations de catastrophe. C'est dans les failles de la crise de l'accueil que naît le vocabulaire des exilés, à l'exemple du mot *dougar*, ralentissement en arabe, utilisé par tous les habitants de la *jungle* pour arrêter les camions sur la rocade portuaire, bientôt employé également par les soutiens et bénévoles, connu par les forces de l'ordre. C'est dans la vie des espaces-camps que se redéfinissent des expériences sociales spécifiques de privation, qui atteignent les actes les plus courants, prendre le thé ou le café ou manger du pain³¹ par exemple. Dans ces lieux abandonnés, délaissés et diabolisés par l'opinion publique, s'érigent et s'élaborent des règles de solidarité, des logiques d'organisation qui les transforment en lieu possible de vie.

L'apparente désorganisation cache ainsi un ensemble de règles informelles, plus ou moins explicites et formulées, pour permettre à des populations diverses, multilingues, de cohabiter et de survivre dans un espace réduit, dense et adverse, sous la menace permanente d'une évacuation par les forces de l'ordre. Ces règles sont véhiculées par un parler spécifique des camps et campements et l'utilisation de ce langage est un vecteur d'action. La « langue de survie » est ainsi destinée à faire passer des messages informatifs pour poursuivre la trajectoire d'asile. Cette langue cohabite avec d'autres langues, dont la « langue refuge », langue maternelle ou langue véhiculaire de sa région d'origine, langue familière où l'exilé se reconnaît et se retrouve, et qui permet de se réapproprier un espace étranger.

368

PARLER AVEC. LE RECENSEMENT D'UN MIGRALECTE

À partir de la constatation d'un vocabulaire singulier qui donne une puissante dimension culturelle, sociologique, politique et poétique au parcours de migration, l'équipe de recherche LIMINAL a entrepris de le répertorier et de le préciser. L'hypothèse est celle de l'existence d'un vocabulaire performatif de la migration et de l'asile qui emprunte à différentes langues (maternelle,

30. La violence de ces mots en anglais, équivalents de « Dégage ! » est couramment évoquée par les exilés ; ainsi qu'ils le font pour le mot « Jungle ». Il en est de même de l'interjection française « Allez, allez ! », perçue comme une injonction à se hâter, à déguerpir. Les termes associés par les concernés évoquent l'atteinte à la dignité, le fait d'être « traités comme des chiens » ou « comme des animaux », mépris dont les exilés se disent victimes et qu'ils verbalisent.

31. Voir GALITZINE-LOUMPET & SAGLIO-YATZIMIRSKY, 2019. Pour le pain, voir Naoual MAHROUG, ce volume.

tierce, administrative, de la violence ou de la solidarité), est co-construit par différentes catégories d'acteurs et dont les usages et les conditions d'utilisation sont multiples.

Le recensement de ce vocabulaire est opéré sur la base de deux variables qui en légitiment la représentativité : d'une part la *fréquence* des termes entendus de manière récurrente, d'autre part leur « *signifiante* ». Les mots repérés (noms communs, noms propres, interjections, verbes, etc.) sont des mots qui apparaissent dans le langage oral des exilés, entre eux et des tiers. Seuls les mots sont répertoriés, même s'il est nécessaire de les recontextualiser dans les phrases. Ces deux critères sont aussi ceux qui ont prévalu à la constitution du fameux *Hobson-Johnson*, glossaire du parler anglo-indien de l'Inde coloniale de Henry Yule et A. C. Burnell présenté à Londres en 1903³². Le sous-titre dit beaucoup des ambitions de cet ouvrage : « *Glossary of colloquial Anglo-Indian words and phrases, and of kindred terms, etymological, historical, geographical and discursive* ». L'idée, comme celle du recensement de migralecte, n'est pas de faire un dictionnaire, mais de saisir un parler en pleine émergence, né de la rencontre linguistique de plusieurs groupes culturels en terrain (post) colonial.

À partir de la fréquence et de la charge sémantique, un troisième critère est rapidement apparu et s'est avéré central : le *consensus des chercheurs et des personnes en situation de migration*. Ainsi, pour construire cette base, une « éthique du traduire » s'est mise en place : le migralecte se construit dans l'interaction entre le chercheur et l'exilé sujet du discours.

C'est donc une méthodologie participative qui permet la constitution du lexique : après le relevé de termes récurrents par les anthropologues et sociolinguistes, les mots sont « jetés » dans des réunions avec les locuteurs, qui ont expérimenté ces mots en contexte migratoire. Ce qui est intéressant dans les séances de travail autour des mots de l'exil³³, c'est le retour de la familiarité. Autrement dit, le lien de chacun des acteurs à ces mots est un lien et un lieu d'expérience, qui fait que chacun revendique le savoir du mot. Ce qui est entendu à travers chaque mot, c'est un rapport personnel à l'exil et au contexte

32. YULE & BURNELL, 2013 (1903). « Hobson-Johnson ». Le nom est présenté comme un « argot » anglo-indien des soldats britanniques s'inspirant de locutions véhiculaires. Voir <https://dsal.uchicago.edu/dictionaries/hobsonjohnson/frontmatter/hob-job.pdf>

33. Séances de travail menées par l'ANR LIMINAL à l'Inalco, Paris, durant les deux années finales du programme 2019-2020 et 2020-2021, en collaboration avec les étudiants médiateurs du Diplôme universitaire Hospitalité, Médiations, Migrations (Inalco-université Paris Cité), et avec l'aide technique de Wigdan Mekki (novembre 2019-février 2020) locutrice d'arabe soudanais et de Azita Bathaie (mars-septembre 2020) locutrice de persan. Le vocabulaire persan a été supervisé par Amir Moghani et Babak Inanlou, le vocabulaire arabe par Hayatte Lakraâ, l'ourdou par Bénédicte Diot-Parvaz Ahmad et Shahzaman Haque. Aman Mohamed Said a été d'une aide précieuse pour le tigrinya. Pour la totalité des contributeurs et les choix méthodologiques effectués, voir migralect.org.

du pays quitté – ainsi « bénévole » se dit *shiou 'ayin* en arabe soudanais et signifie littéralement « les communistes ».

L'exemple du mot « bossa » ou « boza » illustre parfaitement la polysémie des usages et des signifiés. Séverine Sajous, auteur d'un film documentaire sur le sujet, explique que le « bossa », dont l'origine proviendrait, selon elle, de la corde du gros bateau jeté au petit pour qu'il ne dérive pas emprunté au vocabulaire du garde-côte espagnol, devient l'interjection pour souhaiter la chance ou le rêve accompli (*Bosa ! Boza ! Bossa !*)³⁴. D'autres entendent « *c'est beau ça !* », l'exclamation des passagers du bateau à la découverte de la rive. Or ce mot « Boza » tel qu'il est explicité par les personnes en exil signifie à la fois le but à atteindre et l'action d'y parvenir. Le mot est crié après le franchissement des frontières, il exprime la rage, l'espoir, la soif de liberté et de justice, le besoin d'avenir – et fini par désigner un lieu imaginé : « on part pour boza », dit le clip tourné par des exilés au Maroc dans le cadre de l'association Gadem. « Même dans les squats, même sous les ponts, même sous les vieilles tentes, on rêve de Boza », chante en anglais un des participants à cette vidéo³⁵.

Lorsque les interprétations d'un mot diffèrent, ce sont autant d'expériences singulières qui sont présentées. Ainsi de « abas » pour désigner la police : à Calais, des exilés soudanais en évoquent l'étymologie, le *kabas* ou *kabes* (كيس) est celui qui est « le rapide » ou « celui qui est sans morale, violent » ; pour certains, il s'agit plutôt du nom d'un policier célèbre au Soudan. Enfin, d'autres proposent une troisième interprétation, plus locale : la police débarque toujours de l'hôtel *Ibis* où elle est logée et « abas » en est la déformation. L'interprétation est ici appropriation. Chaque terme permet la compilation d'une base lexicale afin de tisser la toile de l'asile contemporain, différemment vécu et coloré dans chaque langue.

Comment de ce fait privilégier une interprétation, une subjectivité plutôt qu'une autre ? La polysémie fait tomber la hiérarchie et la domination d'une seule langue face aux autres. Dans la suite de la question posée par Barbara Cassin à propos du *Dictionnaire des intraduisibles* : « les lemmes d'entrée (ce sont) des mots ou des concepts ? » on répondra également : « des mots. Des mots en langues³⁶ ». En ce sens, ce langage de la migration choisit de « déterritorialiser » les langues au sens de Gilles Deleuze.

34. Voir supra SAJOUS, 2017.

35. Voir <https://www.facebook.com/watch/GADEMMaroc/>. Le GADEM (Groupe antiraciste d'accompagnement et de défense des étrangers et migrants) est une association marocaine.

36. CASSIN, 2016, p. 51.

MIGRALECT.ORG

Le recueil et l'étude de ces mots ont permis la constitution d'une base lexicale (migrlect.org³⁷) qui tente de préciser l'existence d'une langue de la migration ou migralecte. Cette base lexicale n'a prétention ni à l'exhaustivité, ni à proposer un outil technique pour faciliter la compréhension. L'objectif est plutôt de porter au public intéressé la centralité de la langue et de la sortir de l'occultation, déni ou subalternisation dont elle fait l'objet, ce qui peut avoir des conséquences dramatiques³⁸. Sa constitution pose des questions méthodologiques, puisqu'elle crée une nouvelle « langue » (MIGR) correspondant à l'ensemble des mots *entendus*, c'est-à-dire oralisés, sur les terrains de recherche. Cette entrée par la langue parlée décrit et commente les contextes d'usage du terme, les circulations d'une langue à l'autre, les créations liées à des contextes spécifiques. Aux termes du migralecte correspondent des entrées dans la langue d'origine du terme, translittérée et traduite en cinq langues principales : arabe(s), persan, pashto, ourdou, tigrinya, plus les langues européennes majeures auxquelles empruntent les exilés rencontrés (français, anglais, italien). Plusieurs langues se déclinent par ailleurs en formes dialectales ou nationales particulières qui se marquent oralement par des accents ou des mots spécifiques : ainsi le pashto du Pakistan diffère de celui d'Afghanistan, le persan d'Iran du dari d'Afghanistan, l'arabe du Soudan du syrien ou du marocain.

Enfin, un migralecte se crée par « contact » de plusieurs langues. L'exemple du terme « *jungle* » rapproche le persan de l'anglais et du français, dans une histoire d'emprunts. Issu du sanskrit, appartenant initialement au vocabulaire persan pour désigner le sous-bois et repéré par les colons britanniques, ce terme est utilisé par un grand nombre d'acteurs depuis la fermeture du centre de Sangatte en 2000 pour qualifier les campements informels du Calais et du Dunkerquois et les conditions de vie à la frontière externalisée du Royaume-Uni, puis est spécifiquement attaché à la « grande Jungle » ou à « la Jungle de Calais », campement-ville atteignant 10 000 habitants en 2016. Il est également utilisé métaphoriquement, dans la presse, sous la forme de « jungle » pour désigner des campements indignes à Paris ou Bruxelles³⁹. Le vocabulaire intègre donc à la fois des césures et des permanences dans les temporalités de l'expérience, dans les discontinuités des déplacements et dans la continuité d'une condition traversée par une histoire de domination coloniale.

37. Voir la base Migrlect.org.

38. Nous prenons également en compte les limites de certaines informations dispensées par ces mots qui, dans le contexte policier et politique de l'asile, ont intérêt à ne pas être divulguées.

39. GALITZINE-LOUMPET, 2018.

Il est également composé de registres de langue distincts⁴⁰, du plus soutenu au courant et au familier, ce dernier étant plus particulièrement développé. La langue déployée dans les espaces sociaux des camps et campements induit des comportements langagiers spécifiquement argotiques.

S'il y a loin entre les terminologies administratives et juridiques de l'asile et les mots et expressions familières et argotiques employés par les personnes en exil, plusieurs registres cohabitent parfois pour informer un même concept. Ainsi en est-il de la désignation de la police à travers de nombreux termes, de *polisse* jusqu'au *leba goma*, littéralement la « matraque » en tigrinya parlé par les Érythréens, désignant les forces de l'ordre à Calais. De la même façon, les différentes désignations des bateaux et canots pneumatiques réemploient des expressions anciennes, mais assimilent la dangerosité et l'effroi de la traversée de la mer. En arabe syrien, le mot qui désigne un « bateau gonflable » est traduit par *balam* et en arabe soudanais *goma*. Le bateau en bois est traduit respectivement en arabe syrien par *chartour* et *sambouk*. Les mots équivalents *taskara*, *tajamo*, *khartia*, *kimlik* ont plusieurs sens dans leur traduction en langue française ou dans leur langue d'origine. Chacun de ces mots est chargé différemment et traduit une dimension spécifique de la réalité – en l'occurrence de la traversée en bateau – selon que l'on veut insister sur le danger, la mort ou l'aventure : en arabe soudanais *sambok* désigne aussi bien le bateau que le parcours migratoire qui passe par la Méditerranée. Certaines expressions sont directement produites dans l'expérience migratoire et seule une analyse contextualisée, qui dépasse la traduction littérale, peut en rendre compte. Par exemple, l'expression syrienne *al tarik al ahmar* littéralement le « chemin rouge » indique un chemin dangereux, où l'on peut croiser l'armée ou des miliciens, en opposition au « chemin vert », *al tarik al akhadar*, chemin que l'on peut emprunter en sécurité. Ici, le vert fait référence à la couleur d'un billet de dollar et donc à la nécessité d'avoir de l'argent pour payer les passeurs ou les bakchichs.

Jouant des codes, ce sont également les couleurs qui permettent d'identifier les papiers administratifs : le mot « réceptionné » est un terme récurrent « intraduisible⁴¹ », distingué par les exilés soudanais arabophones en fonction des couleurs. Pour dire qu'un exilé est en procédure Dublin⁴² ou que celui-ci

40. On décide d'employer « registres de langue » au sens de « niveaux de langue » comme il est communément admis en sociolinguistique française.

41. Voir l'article « Réceptionné » de Bénédicte DIOT sur le blog AZIL de Médiapart, URL : <https://blogs.mediapart.fr/LIMINAL/blog/061119/recepisse>.

42. « Le règlement du Dublin est un règlement européen visant à harmoniser les conditions de demande d'asile dans les pays de l'Union européenne. [...] L]'obligation est instaurée pour le premier pays d'arrivée des migrant-e-s de traiter leur demande d'asile. Tout-e demandeur-se se trouvant dans un pays autre que celui de son arrivée en Europe, et dont l'empreinte avait

est dubliné, il est qualifié d'*asfar* (أصفر), *jaune*, car il a reçu un récépissé jaune attestant de sa situation. Le récépissé vert ou *récépissé akhdar* (أخضر), traduit les « procédures normales » de demande d'asile. La couleur du papier *abiadh* (أبيض) ou récépissé blanc est le premier reçu qui atteste d'une demande d'un titre de séjour. Souvent, suite à un rendez-vous à la préfecture, les proches de l'exilé lui demandent directement la couleur de son récépissé pour voir si ce dernier est en procédure normale, accélérée ou en procédure Dublin. Ainsi, ce vocabulaire fonctionne comme un répertoire assimilé, qui fait des exilés les auteurs de leur langue.

L'inventivité de ces nouveaux mots dont l'usage est ancré dans l'expérience de la migration est suffisamment performative pour circuler parfois au-delà des communautés d'origine : un nouveau champ d'usage est alors dégagé, entre les personnes en migration et les bénévoles, militants ou professionnels. Quelques termes viennent ainsi composer une sorte de *franglais* ou pidgin des situations de migration et de l'asile. Cette langue de communication des salariés et des associations des centres d'accueil est aussi celle de demandeurs d'asile de diverses origines, aléatoirement réunis. L'exemple le plus frappant est sans doute celui de « Dublin », mais aussi tous les mots qui en découlent : « empreintes », « procédure accélérée » ou « normale ». Le terme arabe pour empreintes, *basamat* au pluriel⁴³, est suffisamment fréquent pour être parfois employé par des salariés d'associations non arabophones. Il en va de même pour les noms de certains pays. Ainsi, après quelques jours dans le camp ou le centre d'accueil, le chercheur se surprend à parler de *Yunan* et non plus de la Grèce avec les exilés, car c'est ce mot (turc) qu'ils utilisent⁴⁴.

Des termes et expressions circulent entre les exilés, les travailleurs sociaux, les associations, l'administration de l'asile : il en est ainsi des acronymes institutionnels (OFII, CNDA, CADA etc.), ou encore du mot *taskira* dont l'usage tend à se généraliser, y compris à la CNDA⁴⁵, bien que sa signification soit très différente selon les pays et susceptible de créer de graves malentendus, car il signifie « acte de naissance » pour les persanophones, « billets de

été enregistrée à l'arrivée, se doit d'attendre un délai de transfert de six mois avant de pouvoir redéposer une demande d'asile dans le pays où il-elle se trouve », NOSSIK, 2018.

43. Voir Yasmine BOUAGGA, cet ouvrage et « Fingerprint-Basamat », billet du blog Azil par Yasmine Bouagga et Nisrine Al Zahre, URL : <https://liminal.hypotheses.org/241>

44. *Yunan* ou *Yunan* est employé par les arabophones, mais aussi d'autres exilés pour désigner la Grèce. Le terme serait une déformation de Ionie, la région historique de la Grèce antique. L'Ionie se situe aujourd'hui en Turquie, avec Izmir comme ville importante. En Turquie, on désigne la Grèce par *Yunanistan*.

45. Pour les questions et problèmes de traduction à la CNDA voir « L'interprétariat à la cour nationale du droit d'asile », Traduire l'exil, *Plein Droit* 124, 2020, p. 23-28.

train » pour les demandeurs d'asile soudanais, toutes sortes de documents administratifs pour certains bénévoles.

La sélection d'un ensemble de termes permet ainsi de dégager plusieurs types de mots, se distinguant par leur construction, leurs différents référents et leurs registres de langue :

1. *Termes communs* de l'exil dans la langue d'origine ou circulant entre plusieurs langues, à l'instar de la désignation de la personne en migration : exilé (français), « *Kawdal* » (pashto), « *muhajir* » (arabe, persan, pashto).
2. *Termes spécifiques situés*, à l'exemple de « *bambino* » issu de l'italien, lié aux contextes des camps pour désigner un enfant entre 10 et 14 ans environ, et dont les équivalents administratifs sont les *mineurs*, *MIE*, *MNA*⁴⁶, *underage*. C'est son usage dans le « *campo* » qui le situe ainsi précisément, tout autant que l'expérience de ceux qui l'utilisent.
3. *Termes génériques situés* : « *bread* », pain en anglais, terme générique, avec d'importantes déclinaisons culturelles – « *bani* » ou « *ish* » en tigrinya, « *bred* » (prononciation partagée), « *nan* » ou « *nan khoshk* » (persan), « *roti* » (ourdou), « *wacha doday* » (pashto) – mais aussi présentant un enjeu particulier entre acteurs dans les situations de la migration, désignant l'accès à l'alimentation, aux distributions, aux réfectoires et aux cuisines – et donc le droit de cuisiner, enjeu majeur d'autonomie. Ainsi, une partie de ces termes est issue non des langues nationales et maternelles, mais de formes véhiculaires à l'exemple du pidgin english, déjà présent dans les anciens pays colonisés, par exemple dans les territoires indiens à présence britannique : « *bot* » (*boat*), « *rod* » (*road*), etc. Ces mots voyagent d'autant plus aisément que l'anglais simplifié constitue une langue de communication internationale, essentiellement orale.
4. *Termes pivots* entre registres de langue (administratif – argotique, courant – juridique) et entre langues. Les acronymes et termes de la procédure d'asile participent de cette catégorie, de même que des termes apparemment clairs, et pourtant polysémiques ou connotés.
5. *Termes métonymiques* : plusieurs termes tels que « maladie » pour « assurance maladie », « normal » pour « procédure administrative normale », fonctionnent comme des métonymies, par souci de simplification entre acteurs exilés et sociaux, par phénomène de mémorisation des allophones face à un vocabulaire administratif complexe.

46. MIE pour mineur isolé étranger, MNA pour mineur non accompagné.

6. *Termes intraduisibles* : en l'occurrence, les notions de l'administration française, qui n'ont pas d'équivalent et sont culturellement ancrées dans le contexte de l'administration coloniale où elles ont été créées. Les potentialités qu'offrent les mots dits « intraduisibles » n'en révèlent pas moins la double expression d'un rapport de pouvoir : l'hégémonie de la langue administrative et juridique et celle de la langue souveraine, le français.
7. *Néologismes de sens* : le mot existe dans les langues, mais prend un nouveau sens, comme c'est le cas de « *line* » (la file, la queue) qui devient un signal d'alerte.
8. L'effet de *distorsion* du parler oral. Ainsi « *indiamo* » (de l'impératif du verbe aller, *andare* en italien, soit « *andiamo ! On part, on fuit !* ») employé par des Érythréens locuteurs de tigrinya rencontrés à Calais (2016), qui racontent les mésaventures liées à ce mot, utilisé comme un mot de code pour inciter à la fuite, mais compris par les *Carabinieri* qui reconnaissent le terme « *andiamo* » italien, et qui les arrêtent alors.

L'oralité du migralecte pose la question des accents. Les dialectes et accents identifient, tout comme le seul fait de parler une langue de frontière : l'Érythréen qui parle non seulement tigrinya, mais aussi tigré et arabe soudanais est identifié comme un habitant des frontières avec le Soudan. Dans le cadre de la conception d'un vocabulaire de la migration toutefois, ce point a interrogé la manière de transcrire ces accents et au-delà les appropriations des mots qu'ils impliquent. Il s'agit d'appréhender chacune des prononciations entendues sur les lieux comme un terme propre, au statut égal dans la base du lexique de la migration – à le dire autrement, une expérience signifiante de condition de l'exil au-delà de la langue, sa fonction de schibboleth⁴⁷.

Les exemples les plus significatifs concernent le terme « Dublin » prononcé de différentes manières aussi bien par les agents de l'administration de l'asile que par les membres associatifs et par les exilés (à l'anglaise, à la française, mais aussi « *dobline* » en arabe, « *doublin* » ou « *dablin* » en dari, etc.), et plus encore les acronymes, notamment celui d'OFPRA constamment employés par tous les acteurs sous la forme d'« OFPRA » par les francophones, prononcé « *opra* » par les persanophones, « *obra* » ou « *ofbra* » selon les formes dialectales de l'arabe. La fonction cardinale et la singularité de l'institution sont reconnues dans les langues, c'est-à-dire proprement intraduisibles. Ce n'est pas le cas pour la CNDA (Cour nationale du droit d'asile) dont la fonction

47. Un schibboleth, en hébreu : שִׁבּוֹלֵת, prononcé [ʃibɔlət] en français, est une phrase ou un mot qui ne peut être prononcé correctement que par les membres d'un groupe. Il trouve son origine dans un épisode du Livre des Juges (XII – 6). C'est donc un mot de passe incompréhensible. Pour la question des accents dans l'exil, voir MASSON, 2016.

est traduite par des équivalents : « commission » (français), *court* (anglais), *comishan* (ourdou), *dadgab* (persan), *mabkama* (arabe).

Le migralecte est ainsi performatif au sens où la diversité des langues est une performance. Il révèle l'appartenance de son locuteur au groupe, éventuellement à une communauté de migrants ou de langue dans l'espace de la migration, quelle que puisse être leur expérience commune face aux politiques et administrations de l'asile, à la xenobureaucratie.

MOTS DE PASSE ET CHAMPS LEXICAUX

Le vocabulaire de la migration est marqué de l'empreinte de l'origine et du parcours, il ouvre sur les dimensions culturelles et morales dans la traduction de ce qui est vécu par les sujets. C'est l'expérience de la migration, à la fois singulière et collective, qui est condensée dans le lexique. Ce double aspect est résumé par Ladmiraal et Lipiansky : « (...) le langage ne se contente pas de mettre des "noms" sur des objets physiques et culturels ; il est le champ où ces objets sont produits comme représentations sociales (représentations qui informent et orientent les pratiques) ; plus qu'un reflet de la réalité culturelle, il est la condition constitutive de sa possibilité⁴⁸. » D'ailleurs, avant même d'émerger dans le récit de l'exilé, c'est bien dans la langue elle-même que se marque l'expérience.

Le migralecte évoque ainsi un thesaurus car chaque mot, considéré comme « mot de passe » au sens de « mot-clef » évoqué par Fida Bizri c'est-à-dire d'un code réduit à quelques champs sémantiques qui importent aux parties⁴⁹, ouvre sur un champ lexical multilingue qui retrace l'histoire et la condition des migrants en France aujourd'hui. Il saisit un lieu précis et une période précise, en dehors desquels il devient vite obsolète. À Calais, en 2015, se développe par exemple un vocabulaire du passage par camion. À partir de 2019, le lexique autour des bateaux le remplace. En ce sens, M., exilé qui a séjourné dans plusieurs camps précise : « Ceux qui sont arrivés à partir de 2014-2015, on se ressemble beaucoup, on parle de la même façon. Ceux qui sont arrivés avant utilisent d'autres mots, ils ne nous comprennent pas, et nous comprenons qu'ils sont installés ici depuis plus longtemps⁵⁰ ». Il y a une façon de parler à Calais, dans la jungle, il y a un parler de la Roya ou de Paris. À force de circuler entre Calais et Paris, des mots sont compris et utilisés dans les deux lieux mais pas avec la même récurrence.

Les champs lexicaux privilégiés par la langue de survie sont ceux du contexte géographique et territorial, de l'administration de l'asile, et ceux plus directement chargés de représentations culturelles comme celui de la religion ou de la santé.

48. LADMIRAL & LIPIANSKY, 1989, p. 95.

49. BIZRI, 2010, p. 10.

50. Entretien avec A. Galitzine-Loumpet, juillet 2020.

Le vocabulaire géographique est récurrent et constamment réinterprété par les exilés lors de leur trajectoire migratoire. Celui qui sert à la survie dans un campement d'Île-de-France n'est pas celui du sous-bois de Calais ou de Grande-Synthe où les problématiques sont autres. Dans ce dernier lieu, « police, passeur, bateau » sont des termes omniprésents, suivis du lexique du froid (برد *berd*), des sous-bois (*jungle*) et du feu, une terminologie inexistante dans le parler du CHUM d'Ivry. Dans la vallée de la Roya ou à proximité du col de l'échelle qui relie l'Italie à la France, l'expérience du passage par la route italienne se charge en plus d'un lexique de montagne, avec références topographiques et d'orientation. Dans les campements parisiens, un repère peut spécifier un lieu et une direction : « *line four* » ou « *métro four* » désigne ainsi l'antenne de la préfecture située porte de Clignancourt sur la ligne 4 du métro parisien.

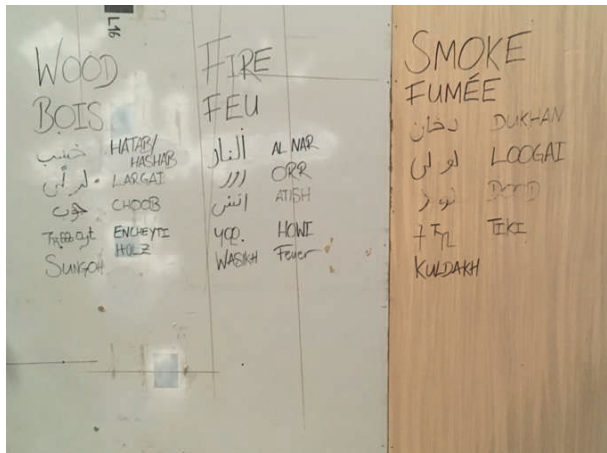


Figure 1. Auberge des Migrants, Calais, juillet 2020

© AGL

À Vintimille, zone frontière, le lexique véhiculaire entre les exilés des campements répertorie les lieux ressources, les lieux clés de la ville signifiants pour les migrants (de la gare à l'église, et au Campo Rosso ou Campo Roya (camp de la Croix-Rouge pour les migrants⁵¹), mais aussi le *sotto il ponte*⁵² qui désigne, littéralement, le campement sous l'échangeur. Ce vocabulaire de la géographie des lieux cohabite avec le vocabulaire du contrôle policier (PAF, *polis*, *carabinieri* en italien), du transfert (*deportazione* en italien), du rejet

51. Le camp de la Croix-Rouge de Vintimille a été démantelé fin juillet 2020.

52. *tabt al kouabri* en arabe « sous le pont » désigne plus largement l'ensemble des campements informels.

(*espulsione* en italien, employé comme générique pour refus juridique), etc.⁵³. Des expressions apparaissent : ainsi, à la frontière de Grimaldi-Menton, la frontière est dite en arabe tour à tour « élastique » (puisqu'elle renvoie comme une balle les postulants) et « lourde » par sa puissance et sa défense active⁵⁴.

L'un des lexiques les plus importants est celui emprunté à l'administration de l'asile. La plupart des notions administratives, par exemple « préfecture, domiciliation, procédure normale », font référence à des concepts issus du droit d'asile français, et ne possèdent pas d'équivalent dans les langues : les termes ne sont pas traduits, mais simplifiés et adaptés phonétiquement, ainsi respectivement de *Brefektur*, *domisail*, *normal*⁵⁵. C'est tout l'enjeu de la traduction dans la procédure d'asile, qui exige un niveau de langue adapté au public exilé et des concepts simplifiés qui renvoient à l'action⁵⁶. « Faire appel » devient dans le parler de la migration « *apil* », condensé de l'anglais « *appeal* ».

Tous les termes du quotidien et du vivre ensemble sont également centraux, notamment dans les centres d'accueil où la cohabitation forcée dans des chambres engendre des situations de tension. Dans le CHUM d'Ivry pour familles ou femmes seules, un champ lexical se déploie autour des besoins matériels : c'est, en particulier pour les mères résidentes, le vocabulaire autour du soin des bébés et des enfants, du lait et des couches jusqu'aux cahiers d'école, problématiques à part entière dans ce lieu que la direction compare à une « pouponnière⁵⁷ ». Pour les enfants multilingues, ce sont les échanges autour de la nourriture. Par exemple, un mot circule beaucoup : « yaourt ». Les résidents du CHUM apprennent ainsi dès leur entrée dans le CHUM à distinguer les « yaourts » [étymologie de « caillé » empruntée au turc] des « yourtes » (étymologie russe) qui abritent les réfectoires, deux termes essentiels au jargon local⁵⁸.

D'autres lexiques sont récurrents, moins utilitaires et plus ontologiques, comme celui de la religion, dimension qui accompagne et protège le

53. Voir Daniela TRUCCO dans cet ouvrage.

54. Termes recueillis par A. Galitzine-Loumpet et M. Mohieddin Abdallah lors d'une mission à Vintimille en juillet 2020.

55. Voir BATHAIE *et al.*, 2020, p. 23-25.

56. Voir DOYEN, 2020, p. 11-14.

57. En référence amusée au taux de naissance dans le centre d'hébergement, largement supérieur à la moyenne. Entretien Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, octobre 2018.

58. La « yourte » est la forme architecturale donnée aux réfectoires du CHUM, désignés par métonymie. Les « yaourts » sont très prisés : nature, ils peuvent être utilisés littéralement à toutes les sauces, salées ou sucrées. Le yaourt est internationalement apprécié, reconnu et utilisé dans les cuisines sous forme de *curd*, *dahi*, yogourt, caillé, souvent fait maison dans une grande partie de l'Asie centrale et de l'Asie du Sud. Aromatisés, les enfants se les arrachent.

« *muhajir*⁵⁹ » et celui qui voyage, *a fortiori* dans le vocabulaire des migrants musulmans du Moyen-Orient ou d'Asie du Sud. Certains mots et expressions révèlent une poésie du voyage, une nostalgie de l'exil. Sur les campements, le terme *gharib* est récurrent, employé pour désigner la condition de l'exil, mais qui renvoie aussi à la condition matérielle. Le terme est employé par les migrants afghans persanophones pour désigner à la fois l'esseulé et l'étranger. Tout un répertoire du parler de la migration renvoie à la poésie classique persane où l'exil est un thème central : il est associé à l'âme exilée dans le monde qui a perdu le lien avec le divin⁶⁰. Cette fonction religieuse endosse également une valeur affective, renforcée par le contexte du camp et des parcours migratoires⁶¹. Ainsi, ce parler de la migration emprunte à plusieurs registres, dont les « schèmes traditionnels » de la langue maternelle : de nombreuses tournures sont chargées de vocabulaire religieux, rituel ou « mythique⁶² ».

RÉSISTANCES PAR LA LANGUE

Le migralecte se caractérise ainsi par un doublement de sens – au sens originel s'ajoute le sens de l'expérience directe, située et datée, mais aussi parfois la volonté et la nécessité de ne pas se faire comprendre. Dans le premier cas, le bricolage linguistique est fondé sur une nécessité de communication d'informations et d'intelligibilité, dans le second cas, il peut faire l'objet d'usages détournés, le mot agissant comme un mot de passe. La charge sémantique du mot en est modifiée. Le migralecte fonctionne alors comme une langue de la résistance exprimant une infra mobilisation dans les langues, et fonctionnant à l'image d'un « texte caché » en référence au modèle développé par James Scott d'une langue de la résistance subalterne⁶³.

Ainsi le mot *line*, issu de l'anglais [« se mettre en file »], entendu sur les campements parisiens et calaisiens, est utilisé à la fois pour signaler l'arrivée des associations qui distribuent des repas et pour s'organiser face à un évènement

59. « *Muhajir* » est le terme le plus souvent évoqué en arabe pour désigner le « migrant » ou « l'exilé ». Il signifie littéralement « le voyageur », y compris dans son sens de pèlerin. La traduction littérale d'exilé s'avère inadéquate, connotant plus l'expatrié (Entretien d'A. Galitzine-Loumpet avec Mariam Guerey, Calais, 2019).

60. Voir LÉCUYER Laurence et MOGHANI Amir, 2019. Voir également le chapitre sur les graffiti, ce volume.

61. À ce titre, Amal KHALEEFA dans sa thèse (2020) sur le camp de Zaatar (Jordanie) et les langues, montre comment l'espace du camp humanitaire réaménage les rapports à la langue et les représentations langagières.

62. SAYAD, 1999, p. 56-58.

63. SCOTT, 2009.

ou une menace. Les acteurs associatifs et les collectifs l'utilisent également lors des distributions comme une technique de gestion des hommes – ils crient « *line* » pour demander la mise en rang des exilés. Les exilés l'emploient pourtant à une autre fin, comme un signal entre eux, permettant de mobiliser sur le campement. Ainsi, sur le campement de la porte de la Chapelle, lorsque A., exilé soudanais, veut faire sortir B. de sa tente, il crie deux fois *line*⁶⁴. Devenu mot signal, *line* s'emploie également comme un code permettant d'échapper aux différents contrôles policiers.

Les exemples de mots réservés ou codés sont nombreux : mots détournés, mots de la dérision ou de la personnification de la fonction (*leba goma*, déjà évoqué, pour désigner les forces de l'ordre à Calais), mais aussi mots potentiellement intraduisibles à l'exemple du mot « *hofra* » en arabe soudanais argotique. Désignant littéralement le « trou », le terme a été employé pendant une période précise pour désigner des stratégies de contournement et d'arrangements face aux contraintes – y compris monétarisées -, ce qui se fait de façon souterraine.

Dans la mesure où le vocabulaire se crée parmi des groupes de migrants qui affichent ainsi leur appartenance, on peut parler d'une sorte d'argot⁶⁵, qui reprend et transforme des signifiants déjà utilisés dans le pays ou dans la langue d'origine. Ainsi du terme récurrent de *fajara* en arabe « explosion », terme employé par les exilés pour désigner l'arrivée brutale. Dans la jungle de Calais en 2016, le terme *fajara* signifie, selon Séverine Sajous⁶⁶, traverser, défoncer le passage pour l'autre côté, l'Angleterre. D'autres mots issus du vocabulaire militaire et du langage de la guerre sont utilisés comme *sarokh* (صاروخ), qui signifie fusée ou missile. Il est employé par les exilés arabophones, notamment soudanais, sur les campements à Paris et à Calais, mais aussi aux frontières pour qualifier un nouveau venu, peu au fait d'un savoir-faire des campements⁶⁷. Dans un sens opposé, le mot *makina* (مكينة) « machine », qualifie en arabe ceux qui ont la tâche d'aider les *sarokh* à leur arrivée et de les avertir des pratiques du campement, éventuellement des procédures d'asile.

Enfin, des euphémismes fonctionnent également comme des mots codés, lorsqu'ils sont réservés à une situation et un lieu spécifique : ainsi « workers », appellation par laquelle s'autodésignaient des passeurs du campement de

64. Notes de terrain, Cherif Yakoubi, Paris, février 2019, campement porte de la Chapelle.

65. G. Esnault dans son *Dictionnaire historique des argots français* de 1965 donne la définition suivante : « Un argot est l'ensemble oral des mots non techniques qui plaisent à un groupe social ».

66. Séverine SAJOUS et Patricia SANCHEZ MORA, 2017, *Password : Fajara*, Film documentaire, 18 min.

67. Notes de terrain, Cherif Yakoubi, Paris, février 2019, campement de l'avenue Wilson, Saint-Denis. Voir aussi COLLECTIF, *La marmotte déroutée*, 2017.

Norrent-Fontes dans le Calais⁶⁸. Autre exemple : lors d'une distribution alimentaire avenue Wilson, Saint-Denis en mars 2019⁶⁹, un voleur de téléphone portable est désigné par le terme *harami* (*litt.* voleur en arabe), terme compris par tous les exilés sur place indépendamment de leur langue maternelle. En réponse, les membres associatifs présents utilisent le mot « *Ali Baba* », qui vient euphémiser la désignation du vol par la référence à un imaginaire oriental, celui du héros des *Mille et une Nuits*.

Employés par les exilés, les mots codés circonscrivent un savoir-faire, employant tour à tour des langues véhiculaires et des termes partagés par un grand nombre de locuteurs et d'acteurs, solidaires et administratifs compris, et des langues rares, voire des formes dialectales et argotiques, un vocabulaire de la dérision aussi. La polysémie, l'homonymie, le néologisme sémantique viennent ainsi charger de multiples dimensions personnelles ces mots et leur interprétation en des histoires d'exil et des parcours singuliers.

CONCLUSION

À partir des terrains de la migration, camps, campements et centres pour demandeurs d'asile, la nécessité de questionner la langue entendue, qui frappe par son aspect extraordinairement composite, s'est imposée. C'est un parler qui se forme dans les interactions intersubjectives. Dans le fait même de parler le mot, de l'échanger, de le véhiculer, la langue de la migration se fait expérience commune.

La tentative de construction d'une base lexicale, à la fois éclairée et critique, permet de remettre la langue au centre de l'espace social de la migration. Les dimensions culturelles, sociales et politiques de la migration émergent, et insistent sur l'expérience partagée de l'exil, en évolution constante. Les langues qui composent le migralecte permettent d'en préciser la fonction : langue de survie ou langue de résistance, qui ne cesse de se redéfinir, à l'instar des ordres de discours foucauldien. De sorte que l'intérêt porté aux pratiques langagières des exilés est une clé privilégiée pour saisir les enjeux politiques, moraux, identitaires qui se jouent sur les territoires de la migration.

Le migralecte en garde également mémoire, une mémoire collective et datée. C'est tout le sens du site migralect.org que de restituer ces pratiques langagières entre 2016 et 2022. Car un vocabulaire se remplace et disparaît, et ceux qui l'utilisent l'oublient ou tentent de l'oublier lorsque vient le temps de l'installation dans un pays d'accueil par exemple. Les locuteurs exilés rencontrés

68. GALITZINE-LOUMPET & SAGLIO YATZIMIRSKY, 2019.

69. Notes de terrain, Cherif Yakoubi, Paris, mars 2019, campement porte de la Chapelle.

ne souhaitent pas conserver, dans la durée, la charge négative de termes tels que « guichet unique », ou encore d'acronymes (SPADA, CAO, PRADHA, HUDA), eux-mêmes voués à un remplacement rapide. Qui voudrait être assigné, toute sa vie, à être un « migrant » ?

BIBLIOGRAPHIE

ALCALDE Javier, 2013, *El esperanto y la noviolencia*, URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02800974/document>.

BATHAIE Azita, DIOT-PARVAZ AHMAD Bénédicte & SIDIQUILLAH Rohullah, 2020, « Bricolages Langagiers » in *Plein droit*, Traduire l'exil, n° 124, mars 2020, p. 23-25.

BIZRI Fida, 2010, *Pidgin Madam, une grammaire de la servitude*, Geutner, Paris, 280 p.

CALABRESE Laura & VENIARD Marie (dir.), 2019, *Penser les mots, dire la migration*, Éditions Academia-L'Harmattan (coll. Pixels), Louvain-la-Neuve, p. 125-132.

CANUT Cécile, 2001, « À la frontière des langues », in *Cahiers d'études africaines*, 163-164, p. 443-464, DOI : 10.4000/etudesafriaines.104

CANUT Cécile & GUELLOUZ Mariem, 2018, « Pratiques Langagières et expériences migratoires », in *Langage et société*, n° 165, FMSH Éd., Paris.

CASSIN Barbara, 2016, *Éloge de la traduction*, Fayard, Paris, 258 p.

CASSIN Barbara, 2019 [2004], *Vocabulaire européen des philosophies*, Dictionnaire des intraduisibles, Seuil, Paris, 1600 p.

COLLECTIF, 2017, « Entretien avec trois "aventuriers" » in *La marmotte déroutée*, Un journal pour la Roya, n° 12, décembre, p. 9-11.

COLLECTIF, 2017, *Calais face à la frontière, textes & entretiens*, Niet ! Éditions, 250 p.

COLLECTIF, 2020, « L'interprétariat à la cour nationale du droit d'asile », in *Plein Droit, Traduire l'exil* 124, p. 23-28.

- DAKHLIA Jocelyne, 2008, *Lingua franca. Histoire d'une langue en Méditerranée*, Actes Sud, Arles, 592 p.
- DERRIDA Jacques, 1998, *De l'Hospitalité* (Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de), Calman-Lévy, Paris, 144 p.
- DERRIDA Jacques, 2003 [1986], *Schibboleth. Pour Paul Celan*, Galilée, Paris, 136 p.
- DJIGO Sophie, 2016, *Les Migrants de Calais. Enquête sur la vie en transit*, Éd. Agone, Marseille, 216 p.
- DOYEN Pauline, 2020, « Watizat ? Informer en contexte d'urgence » in *Plein droit*, Traduire l'exil, n° 124, mars, p. 11-14.
- ESNAULT Gaston, 1965, *Dictionnaire historique des argots français*, Larousse, Paris, 644 p.
- FEVRY Sébastien, 2019, « Calais et la mémoire des camps. Usages et limites du trope mémoriel dans le cinéma documentaire » in HASQUE Jean-François de & LECADET Clara, *Après les camps, traces, mémoires et mutations des camps de réfugiés*, Academia, L'Harmattan, Paris.
- LÉCUYER Laurence & MOGHANI Amir, 2019, « Gharib - L'exilé », Blog Azil Médiapart, <https://blogs.mediapart.fr>.
- GALITZINE-LOUMPET Alexandra, 2018, « Le livre de "La jungle de Calais" : imaginaires et désobjectivations » in *Journal des anthropologues*, Hors-Série n° 5, p. 99-127, p. 99-127, DOI : 10.4000/jda.7731
- GALITZINE-LOUMPET Alexandra & SAGLIO-YATZIMIRSKY Marie-Caroline, 2018, « Face à l'exil au risque des subjectivités » in *Journal des anthropologues*, Hors-Série n° 5, p. 7-17, DOI : 10.4000/jda.7561
- GALITZINE-LOUMPET Alexandra & SAGLIO-YATZIMIRSKY Marie-Caroline, 2019, « Enjeux de langues et conjonctures en situation migratoire », in CASTELAIN Arnold (dir.), *Traduction et Migration*, Presses de l'Inalco, Paris, p. 183-203.

- GALITZINE-LOUMPET Alexandra & SAGLIO-YATZIMIRSKY Marie-Caroline, 2020, « Traduire l'exil : l'enjeu central des langues » in Traduire l'exil (dossier), *Plein Droit*, Gisti, n° 124, mars.
- GAMAL Hamad, 2020, « Connaissez-vous le français de Cada ? », URL : <https://medium.com/tidomedia/connaissez-vous-le-français-de-cada-a2d81313d78> (consulté le 18/06/2021).
- KELLEHER William, 2017, « Les Linguistic Landscape Studies » in *Langage et société* n° 160-161, p 337-347.
- KHALEEFA Amal, 2020, « Les langues au cœur de l'exil : apprentissage, représentations, pratiques », Thèse de Doctorat en Didactique des Langues, non publiée, soutenue le 14 décembre 2020 à l'université Sorbonne nouvelle, Paris.
- KLEMPERER Victor, 2003 [1947], *LTI. La langue du IIIe Reich*, Pocket (coll. Agora), Paris, 375 p.
- LADMIRAL Jean René & LIPIANSKY Edmond Marc, 1989, *La Communication interculturelle*, Les Belles Lettres (coll. Traductologiques), Armand Colin, Paris, 330 p.
- LE MAQUIS Lucia, 2017, *Nous ne ferons pas marche arrière, luttes contre la frontière franco-italienne à Vintimille*, Niet ! Éditions, 205 p.
- LEVI Primo, 1988, *Si c'est un homme*, Pocket, Paris, 320 p.
- LEVI Primo, 1989, *Naufragés et Rescapés*, Gallimard (coll. Arcades), Paris.
- M.A., 2020, « L'interprète a changé ma parole, à cause de lui j'ai perdu deux ans et demi », in *Plein Droit*, Traduire l'exil, mars 2020, p. 9.
- MASSON Celine (dir), 2016, *L'accent, traces de l'exil*, Hermann, Paris, 194 p.
- MEDHAT-LECOQC Héba, 2019, communication, table ronde, colloque « Former des traducteurs et des interprètes : des pré-requis au marché du travail », PLIDAM, ISIT, 15 février, Inalco, Paris, non publié.
- NOSSIK Sandra, 2018, « De Dublin aux dubliné-e-s : dérivation de la violence administrative » in CALABRESE Lucia & VENIARD Marie, *Penser les*

mots, dire la migration, Éditions Academia-L'Harmattan (coll. Pixels), Louvain-la-Neuve.

PORTA Donatella della, 2018, *Solidarity mobilizations in the refugees crisis*, Palgrave, London, 364 p.

REY Alain, 2015, *Parlers des Camps au XXI^e siècle. Les étapes de la migration*, Guy Trédaniel éditeur, Paris.

SCOTT James C., 2019, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Éditions Amsterdam, Paris, 270 p.

SAMOYAULT Tiphaine, 2020, *Traduction et violence*, Seuil, Paris, 208 p.

SAYAD Abdelmalek, 1999, *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil, Paris, 757 p.

YULE Henry & BURNELL A. C., 2013, *Hobson Jobson, The definitive Glossary of British India*, Oxford University Press, Oxford. 570 p.